



Institut d'urbanisme de Paris > Documentation > Paroles sur la ville

## DOCUMENTATION

Articles, rapports, notes  
Mémoires des étudiants  
Autres ressources

### Paroles

Quelle ville  
Liens sur la toile

## Ignacy SACHS

juin 1998

L'homme est massif et impressionne par son allure et sa solide poignée de main. Une force émane de sa personne. Force qui se manifeste également par l'aisance de ses propos et la sûreté de ses jugements. La voix est grave et l'accent rassurant. Ignacy Sachs, né en 1927 à Varsovie, n'est pas un Polonais ordinaire, il est un Polonais sans frontières. Ainsi sera-t-il toujours ailleurs que là où on l'attend. En évoquant ses diverses errances, nous avons tracé en son agréable compagnie les contours d'une géographie intellectuelle, et croisé d'autres chercheurs-vigies qui, comme lui, regardent plus loin que le dernier mot prononcé.

Th. P.

### Comment pourriez-vous vous qualifier ?

**Ignacy Sachs:** Si le mot n'était pas galvaudé, je me dirais citoyen du monde. Ma trajectoire a forcément internationalisé ma façon de penser. Né en Pologne, j'ai passé mon enfance à Varsovie, mon adolescence en France et au Brésil, avant de vivre en Inde, de nouveau en Pologne, puis en France... En termes intellectuels, je suis ex-économiste, peut-être, si le terme voit le jour, "éco-socio-économiste". C'est la proposition de William Kapp, qui n'a pas encore trouvé d'écho. Je suis avant tout un humaniste préoccupé par les problèmes de société.

### Dans quelle langue pensez-vous ?

**I.S.:** Je pense selon la langue dans laquelle j'écris, c'est-à-dire dans quatre langues (polonais, français, anglais et brésilien). Je considère que lorsque vos concepts sont clairs, le passage d'une langue à l'autre est extrêmement facile. Je ne me sers pratiquement pas de dictionnaires.

### Votre premier livre publié en français a été L'invention du tiers-monde. Quelle en était la thèse ?

**I.S.:** Ce livre poursuivait plusieurs objectifs. Pour comprendre ce qui se passe dans le tiers-monde, il faut absolument sortir des ornières de l'euro-péo-centrisme. J'ai fait un grand détour pour essayer de m'en libérer. Je suis passé par une recherche iconographique de l'image du Noir dans l'art européen et par des lectures philosophiques et littéraires. J'ai mis du temps à me positionner par rapport à l'euro-péo-centrisme et je n'ai pas encore réussi à lever tous les malentendus. Kuo Mo-Jo, qui fut à l'époque de Mao le président de l'Académie des sciences chinoise, a vivement protesté contre l'idée de déposséder les Chinois du droit d'avoir la même histoire que les peuples européens. J'ai fait une expérience semblable lors d'un colloque des Nations unies, qui se déroulait à Ankara en 1964 ou 1965. J'y défendais les positions de René Dumont exprimées dans L'Afrique noire est mal partie (1962). Mais le président de la Commission du plan du Ghana m'a contré, en me disant qu'"uniquement ce qu'il y avait de meilleur au monde était suffisamment bon pour l'Afrique". Alors que je m'efforçais de relativiser ma position, lui me percevait comme un colonial, qui l'obligeait à un développement au rabais. Cette anecdote illustre à peine l'extrême complexité du dépassement de l'euro-péo-centrisme. L'autre objectif consistait à donner un aperçu des problèmes du développement et des instruments dont nous disposions pour les résoudre. Je crois avoir insisté plus que d'autres, à l'époque, sur la science et la technique. Ce livre a eu une réception difficile. Il se situait dans plusieurs registres, et peu de lecteurs se sont satisfaits de les voir traités dans un même ouvrage. Il a été traduit en anglais mais pas en polonais. En France, il s'est relativement bien vendu sans toutefois provoquer de débat. Il faisait suite à un petit ouvrage, que j'ai publié en Pologne, qui est une introduction aux problèmes du tiers-monde. Celui-ci, en revanche, a eu un certain succès.

### D'un côté, cet ouvrage n'était pas "tiers-mondiste", au sens militant du terme et, d'un autre, il n'était pas non plus économiste.

**I.S.:** Les économistes n'y ont pas prêté attention. Les humanistes qui s'intéressaient au problème de l'euro-péo-centrisme et à l'image du Noir avaient probablement lu mes articles publiés à ce sujet dans les Annales. C'est un livre que Fernand Braudel, le directeur de la collection, a beaucoup apprécié, mais j'ai l'impression qu'il n'était pas assez bien calibré pour le public.

### En le relisant aujourd'hui, quels défauts lui trouvez-vous ?

**I.S.:** La juxtaposition des registres correspondait à mes questionnements mais ne s'adaptait pas à la façon dont le thème était perçu par le lecteur. C'est là son principal défaut. De plus, avec le

## BIBLIOGRAPHIE

Parmi plus de vingt ouvrages, en diverses langues, plus d'une centaine de contributions à des ouvrages collectifs et plus de trois cents articles, voici quelques textes en français de Ignacy Sachs. Une bibliographie exhaustive est disponible au Centre de recherches sur le Brésil contemporain (CRBC, EHESS, 54, boulevard Raspail, 75006 Paris; tél. : 01 49 54 20 85 et fax : 01 45 44 93 11) :

La Découverte du tiers-monde, Flammarion, 1971.  
Pour une économie politique du développement : études de planification, Flammarion, 1977.  
Techniques douces, habitat et société, en collaboration, éditions Entente, 1977.  
Stratégies de l'écodéveloppement, Éditions Ouvrières, 1980.  
Initiation à l'écodéveloppement, en collaboration. Privat, 1981.  
L'Impasse Nord-Sud : quelles issues ? (sous la direction de I. Sachs et de C. Comélieu), La Documentation française, 1983.  
Histoire, Culture et Styles de développement : Brésil et Inde, sous la direction de I. Sachs et de C. Comélieu, L'Harmattan, 1988.  
L'écodéveloppement : stratégies de transition vers le XXIe siècle, trad. franç. Syros, 1993 et 1996.  
Quelles villes, pour quel développement ? (sous la direction de) Puf, 1996.

### Lire également deux ouvrages en l'honneur de Ignacy Sachs :

Pour aborder le XXIe siècle avec le développement durable, sous la direction de S. Pazaris et de K. Vinaver, Puf, 1998.  
Desenvolvimento e Meio Ambiente no Brasil. A contribuição de Ignacy Sachs, Editora Pallotti/Adep, Florianopolis, 1998.

temps, trop d'informations sont devenues obsolètes. On m'a proposé de le reprendre mais j'ai refusé, je préfère écrire un nouveau texte.

**Votre livre possède une qualité assez rare à l'époque: le souci de l'écosystème. Comment en êtes-vous venu à vous intéresser au milieu, à l'environnement, puis à l'écologie?**

**I.S.:** J'ai commencé à écrire ce livre en Pologne et je l'ai terminé en France en 1971. À ce moment-là, j'étais déjà mobilisé par la préparation de la conférence des Nations unies sur l'environnement. Économiste du développement, j'ai toujours été sensible à la problématique des ressources, laquelle renvoie au milieu; ancien élève d'un lycée français, j'étais initié à la géographie humaine et le hasard a fait que, pendant mes années brésiliennes (1941-1954), j'ai souvent eu l'occasion d'entendre Pierre Monbeig, qui était à l'époque professeur de géographie à Sao Paulo. Ces sujets étaient donc bien présents dans mon esprit. La prise de conscience écologique date de la fin des années soixante. J'avais déjà lu *Le Printemps silencieux*, de Carlson, traduit en polonais et fort bien accueilli. J'avais aussi préfacé le livre de Ritchie Calder, *Les Héritiers*, dans lequel il écrivait, par exemple, que la science et la technique modernes pouvaient assurer aux hommes la possibilité de construire des villes sous-marines (mais à quoi bon?).

En 1970, je me suis retrouvé dans un grand colloque au Japon sur l'environnement en tant que défi pour les sciences sociales. Le pays était alors secoué par le scandale de Minamata et les organisateurs du colloque ont tenu à nous conduire au pied du Fuji pour nous montrer à quel point les papeteries polluaient l'eau et l'air, rendant la région invivable. Nous avons été mis en rapport avec des citoyens japonais qui luttaient contre la pollution. Le Japon espérait, à ce moment-là, accueillir le siège de l'Organisation des Nations unies qui s'occuperait de l'environnement, mais sa candidature n'a pas été retenue. L'environnement commençait donc à percer dans mon champ de travail. Il m'a intéressé aussi pour des raisons épistémologiques; cela me permettait de faire avancer une réflexion critique sur les limites de l'économicisme.

**Aviez-vous des comptes à régler avec l'économie?**

**I.S.:** Je me demandais si le développement était un concept pluridimensionnel: pour le conceptualiser et le rendre opératoire, fallait-il se servir entre autres de l'économie, ou n'en était-il qu'une partie? Nous avons abordé ce point avec beaucoup d'insistance dans nos discussions en Pologne. Nous n'étions pas satisfaits de la façon dont s'opérait la planification. Qui décide des objectifs? comment parvient-on à les articuler? de quoi relèvent-ils? En 1966, un des secrétaires de l'Académie des sciences a organisé une conférence malheureusement restée sans suite extraordinaire, qui a réuni une centaine de personnes, depuis des généraux travaillant à l'état-major jusqu'à des philosophes, pour discuter du modèle de la culture polonaise à l'horizon de l'an 2000.

Dans un cadre interdisciplinaire, nous nous sommes interrogés sur les facteurs qui allaient déterminer l'état de la culture au sens très large du terme, sur les invariants et sur les articulations entre les différentes forces en présence. Par exemple, les urbanistes ont demandé aux démographes d'évaluer la population polonaise afin de prévoir le volume de logements, mais les démographes leur ont demandé de fixer leurs projets de construction de logements pour déterminer le taux de fécondité de la population. Un effort a été fait, à l'époque, pour essayer de repenser l'avenir en termes opérationnels en réunissant tout ce que les différentes disciplines pouvaient offrir. Cette conférence s'est déroulée parallèlement au premier congrès de l'Association polonaise de sciences politiques. Le problème débattu était le suivant: une économie complexe, pour être convenablement gérée, demande une libre circulation de l'information et le droit de discuter cette information, y compris jusqu'à l'erreur de bonne foi. Cela visait à la remise en question d'une planification rigide, centralisée et cherchant à exorciser les incertitudes.

Le grand malaise qui régnait autour de cette question tenait au fait que la définition des objectifs relevait strictement du domaine politique. Les planificateurs étaient en réalité des comptables. Or, une planification qui cherche à être plus qu'une comptabilité doit au contraire mettre au centre de sa démarche la définition des objectifs. Pour être établie convenablement, celle-ci doit faire l'objet d'un grand débat sociétal.

**Comment avez-vous réagi aux propositions du Club de Rome?**

**I.S.:** J'ai seulement côtoyé le Club de Rome, car j'ai été critique sur son premier rapport *Limits to Growth*. Dès le début, ma manière de voir les choses relevait d'une polémique à double tranchant. Je refusais la croissance sauvage et l'idée qu'il faut d'abord que le gâteau monte pour considérer seulement ensuite la façon de le distribuer. Mais je refusais également l'écologisme absolu qui vise à arrêter à tout prix la croissance. Dès qu'on regardait la répartition du revenu et la structure sociale, on comprenait que la "non-croissance" vouait à la catastrophe le bas de la pyramide sociale. Il n'était pas question pour nous de stopper la croissance. Dès la réunion de Stockholm, en 1972, nous avons recherché des modalités et des usages de la croissance compatibles avec une gestion prudente du milieu. Or ce n'était pas le message du Club de Rome. Le titre du rapport, en français, *Halte à la croissance*, était quelque peu malhonnête. Par ailleurs, le texte était trop apocalyptique.

J'ai beaucoup travaillé dans les années soixante-dix avec des gens qui ont émis des critiques définitives vis-à-vis du Club de Rome. L'équipe de l'université du Sussex a montré que toute idée de progrès technique manquait dans le modèle du Club de Rome. Il suffisait de l'introduire pour que les résultats soient modifiés. La version originale de leur critique portait le titre ironique de *Malthus armé d'ordinateurs*. Le modèle élaboré par le groupe de Bariloche, en Argentine, sous la direction de Amílcar Herrera, a repris les structures du modèle du Club de Rome mais il a montré qu'en faisant des hypothèses sociales différentes, il était possible de résoudre les problèmes sociaux de l'Amérique latine sans détruire l'environnement, à condition de postuler une répartition beaucoup plus égalitaire du revenu. Cela reste d'actualité.

**Comment vous êtes-vous situé par rapport à la littérature française qui avait porté le terme "tiers-monde"?**

**I.S.:** Ayant poursuivi des études en français, il est évident que j'ai lu les principaux travaux français sur le tiers-monde. C'est ainsi que j'ai pu reprendre le concept de "tiers-monde", inventé par Alfred Sauvy, en 1952. Je refusais la théorie du retard. Personnellement, j'ai été très marqué par François Perroux; c'était un des rares économistes à déborder le cadre étroit de la croissance. Notre principale référence intellectuelle, à Varsovie, en terme de débat, était d'un côté Cambridge et de l'autre l'Inde. J'ai passé trois années en Inde. Michal Kalecki, dont j'ai eu le bonheur d'être un proche collaborateur à Varsovie et qui a été un des économistes les plus marquants de la première équipe des Nations unies en lançant les "Rapports sur l'économie mondiale", y est également allé, invité par Nehru. L'Inde était notre pays de référence: pour moi surtout, à cause de ce que j'appellerais mes racines brésiliennes et l'intérêt que je portais à comparer ces deux pays deux baleines dans l'océan global. Nous étions assez œcuméniques dans nos lectures et dans nos contacts. Les relations avec les autres pays socialistes étant finalement les moins actives.

**Comment expliquez-vous, intellectuellement, que vous ayez pu rester à l'abri du marxisme dogmatique alors dominant?**

**I.S.:** D'abord, la Pologne était le pays le moins dogmatique de l'Europe de l'Est. Le clivage entre marxistes et non marxistes était même beaucoup moins marqué qu'en France. Tout le monde a été un peu marxiste. Marx est entré dans la culture générale à tant de niveaux et par tant de portes et de fenêtres que l'on ne se rend plus compte que, finalement, ceux qui se battent au nom de la seule interprétation possible de la pensée du maître sont ceux qui lui font le plus de tort. Oskar Lange était considéré comme un grand marxiste. On m'a reproché, à un moment donné, de pratiquer un "marxisme honteux". Ma thèse sur les paradigmes du secteur public dans les économies sous-développées, soutenue à l'université de Delhi en 1961, a été publiée à la fois en Inde et en Pologne. Un jour, j'ai su que les Soviétiques étaient prêts à publier mon livre, à condition que je rédige une préface autocritique. Je suis allé chez Oskar Lange pour lui demander son avis. Il m'a conseillé d'écrire aux Soviétiques en leur expliquant que je serais ravi de voir mon ouvrage publié, mais avec une préface critique d'un collègue soviétique. Ce que je fis, mais je n'ai jamais eu de réponse! Cependant ma thèse a circulé sous le manteau. J'ai donc pu rencontrer des collègues soviétiques qui l'avaient lue. Il n'y avait pas suffisamment d'allégeance à la doctrine. Quelqu'un comme Kalecki a certainement lu Marx, il a en tout cas beaucoup lu Rosa Luxemburg, mais il n'a jamais eu le souci de se situer par rapport à eux. Cela ne se pratiquait pas en Pologne. Travaillant sur le tiers-monde, nous étions aussi en rapport avec des marxistes occidentaux comme Paul Baran et Paul Sweezy. Mais nous avions à la fois des sources très diversifiées et une large audience.

Près de deux cents économistes du tiers-monde sont passés dans notre cours de planification, qui se déroulait en anglais sous les auspices des Nations unies. Or, pas un Cubain n'a pu y participer. Dans ma carrière d'universitaire polonaise, je ne suis allé qu'une fois, pour deux jours, à Berlin-Est et une fois, pour une semaine, à Prague. Dans cette ville, j'ai trouvé une complicité avec ceux qui ont participé, par la suite, au Printemps de Prague. Je n'ai jamais été invité en URSS et je n'ai jamais été dans les pays dits de "démocratie populaire", alors que je circulais aux Nations-Unies, à l'Unesco, en Amérique latine, en France, en Italie. Sur le plan intellectuel, nous n'étions pas sous l'emprise du dogmatisme, d'où notre énorme réceptivité aux sciences sociales et humaines françaises, pas seulement à travers l'École des Annales, mais aussi à travers Lévi-Strauss. Lorsqu'il y a eu la répression, en 1968, on m'a reproché de faire de la contrebande du structuralisme de Lévi Strauss et d'autres "ismes" bourgeois, sous prétexte de bâtir un pont entre l'Est et l'Ouest. En réalité, Varsovie était très ouverte aux différents courants des sciences humaines.

**Comment en êtes-vous venu à théoriser et à populariser le terme d'écodéveloppement?**

**I.S.:** Lors de la préparation de la conférence des Nations unies de Stockholm en 1972, sur l'environnement, les organisateurs ont eu la sagesse d'animer un grand colloque international à Founex, en Suisse, sur la problématique "environnement et développement". Il consistait à montrer que la préoccupation de l'environnement ne constituait pas un obstacle au développement, qu'il fallait harmoniser les deux. C'est dans les couloirs de la conférence de Stockholm que son secrétaire général, Maurice Strong, a proposé de faire de l'écodéveloppement. Le mot était donc lancé. C'est ainsi que je suis parti sur le chemin de cette réflexion qui visait à articuler le social, l'écologique et l'économique: les objectifs étaient sociaux et éthiques, avec une contrainte environnementale, l'économie n'ayant qu'un rôle instrumental.

**Avez-vous le sentiment d'avoir été tout de suite entendu?**

**I.S.:** Je n'ai pas été entendu immédiatement mais j'étais convaincu du bien-fondé de cette opération. Bien que je sois très loin du catholicisme, j'avoue que la définition proposée par Lebret selon laquelle "le développement n'est autre que la construction d'une civilisation de l'être dans le partage équitable de l'avoir" me touche encore.

**Quels sont les facteurs de blocage face à l'écodéveloppement?**

**I.S.:** Les économistes pensent que l'économie est première et que le reste suit. La théorie de la percolation continue de dominer: si l'économie fonctionne, tout le reste s'enclenche. Jadis, l'économie s'occupait de la production et de la distribution des biens matériels, tandis que dorénavant, elle se concentre sur les profits à la Bourse. Nous vivons dans une civilisation où chacun est conditionné pour écouter, le matin au réveil et le soir avant de se coucher, les résultats des cours. Il y a trente ans, la situation n'était pas la même.

Il y a toujours un décalage d'une génération entre les idées et leur mise en œuvre. Quand je regarde en arrière, je trouve qu'on a pas mal progressé. Nous étions un petit groupe assez marginal. Or, aujourd'hui, ce débat est devenu un débat de société, y compris dans le tiers-monde. Les blocages sont la routine, les intérêts, l'énorme régression des sciences sociales et humaines vers le positivisme. Nous sommes de plus en plus pointus et disciplinaires. Ce phénomène est

général. Par exemple, il n'y a plus d'ophtalmologistes mais il y a des spécialistes du cristallin, des spécialistes de la rétine, etc., et ils vous envoient de l'un à l'autre selon ce qu'il vous arrive. Les sciences sociales voudraient s'aligner sur ce paradigme; d'un côté, on rencontre un discours creux sur l'approche systémique et, de l'autre, une hyperspécialisation.

#### **Comment le mouvement écologique a-t-il reçu l'idée d'écodéveloppement?**

**I.S.:** Il ne l'a pas bien reçue. Dès le départ, cette idée a été l'origine d'une polémique en raison de sa double opposition à l'économicisme et à l'écologisme fondamentaliste. J'ai fait un voyage avec le commandant Cousteau, à Bruxelles, pour discuter de "la chaire Cousteau" créée à l'université de Bruxelles. La façon dont il posait le problème de la surpopulation rendait tout dialogue impossible. Je ne suis pas opposé à une politique de planning familial et démographique, si elle intervient en tant que facteur d'une politique d'ensemble du développement. Mais l'idée que tout va mal à cause de la surpopulation mène inévitablement à celle que la réduction de la population conduirait à une amélioration de la situation, c'est-à-dire qu'un génocide serait la solution du problème écologique: c'est inacceptable. Malheureusement, dans le mouvement écologiste et chez les tenants de la deep ecology, on retrouve cette idée que l'homme est un parasite qu'il faudrait essayer d'éliminer. Les discussions sont parfois plus difficiles avec certains écologistes qu'avec les promoteurs de la croissance sauvage. Ils sont absolus dans leur façon de concevoir l'écologie et en arrivent à nier toute idée de développement, alors que l'écodéveloppement, comme son nom l'indique, ne renonce pas à la croissance économique; il demande simplement que les modalités et les usages en soient modifiés.

#### **Cet autre développement repose-t-il sur les mêmes formes politiques?**

**I.S.:** Le développement se doit d'être ouvert aux changements institutionnels. Traditionnellement, il y avait une alliance entre l'État et les forces du marché et, suivant Ivan Illich, les professions mutilantes. La nouveauté réside dans l'organisation de la société civile et dans la création des contrepoids. Le champ de tensions ne consiste pas en un système de tiroirs, car on peut assister à des changements de direction des forces. Par exemple, les syndicats, en Pologne, à l'époque du socialisme réel, étaient une courroie de transmission de l'État: Solidarité est devenu le fer de lance de la lutte de la société civile contre l'État. L'église catholique en Amérique latine était traditionnellement alliée à l'État et aux propriétaires fonciers; or, à un moment donné, elle est devenue l'expression de la contestation populaire. Aucune situation n'est figée. Le développement est un concept historique par excellence.

#### **Que pensez-vous de ce concept qui, pour moi, n'en est pas un et qui appartient à ce que j'appellerais l'écologiquement correct, le "développement durable"?**

**I.S.:** Le terme durable est dramatiquement mal choisi. Quand on me parle de la ville durable, je demande toujours s'il s'agit d'une ville construite en briques. Il y a eu une réaction politique au terme écodéveloppement. En 1974, nous avons participé à un colloque, au Mexique, à Cocoyoc, d'où est sortie une déclaration, probablement le document le plus radical jamais écrit à l'intérieur des Nations unies. Nous affirmions qu'il n'y aurait pas de sortie du sous-développement tant qu'il n'y aurait pas de frein au surdéveloppement. Ce colloque a pu se dérouler parce que Bardara Ward une grande dame du monde politique et économique anglais, coauteur avec René Dubos d'un ouvrage sur l'environnement traduit en de nombreuses langues a bien voulu le présider. Y étaient également présents Maurice Strong, premier directeur du programme des Nations unies pour l'environnement et son successeur Mustafa Tolba, Enrique Iglesias, à l'époque secrétaire de la Commission économique pour l'Amérique latine, Gamani Correa, le secrétaire général de la Cnuccd, etc. S'y ajoutait une équipe d'intellectuels. Le colloque s'est rapidement polarisé entre les tiers-mondistes et les autres. Nous avons été contraints de rédiger neuf projets de déclaration en trois jours.

Pour la séance finale du colloque, le président mexicain, Echeverria, est venu et a fait un discours qui était la reproduction exacte de la déclaration que nous avions rédigée. Le lendemain, tous les journaux mexicains en ont fait leur une. Le département d'État a mal pris la chose et a vivement protesté. Le terme d'écodéveloppement est devenu "maudit" avec ce colloque. Peu à peu, les Anglo-Saxons ont lancé le terme de sustainable development, que l'adjectif "viable" utilisé au Québec rend mieux que "durable". Mais les querelles sémantiques sont sans importance.

Aujourd'hui, j'ai adopté une autre position: soit on parle de développement soit on parle du tout-développement. Concernant le développement, on a commencé par postuler la croissance économique pour lui adjoindre ensuite le social, le culturel, le politique, l'environnemental. Enfin, certains ont ajouté le développement humain. Si vous voulez parler le jargon des Nations unies, vous devez, à chaque fois que vous évoquez le développement, ajouter une ligne d'adjectifs: il faut en faire l'économie et simplement insister sur la pluridimensionalité, c'est-à-dire la prise en compte de toutes les dimensions pertinentes. Il s'agit d'insister sur une approche holistique. Cela m'évoque un subtil propos de François Perroux: le développement de tout l'homme et de tous les hommes.

#### **Quand intégrez-vous dans votre réflexion la dimension urbaine?**

**I.S.:** Il n'était pas possible de faire l'impasse sur le problème de l'espace. Dans le développement, il y a une préoccupation de l'espace qui renvoie au couple rural-urbain. À un moment, j'ai été amené à m'occuper davantage de l'urbain pour clarifier mes idées.

#### **Pourriez-vous brosser l'état actuel du développement urbain?**

**I.S.:** Je n'ai pas une vision catastrophiste de ce développement, contrairement à certains, mais j'ai la vision très claire que la partie décisive se jouera au niveau du développement rural. Nous sommes entrés dans une phase où l'emploi est devenu le problème central. Dans les conditions actuelles, il est immoral de parler de la fin du travail. C'est seulement lorsque nous aurons rétabli le plein-emploi que nous pourrions réfléchir à la manière d'en sortir. Le plein-emploi était au centre des préoccupations de la théorie du développement à ses débuts. Il doit être fortement réaffirmé

aujourd'hui. La plus grande possibilité s'ouvre dans l'agriculture familiale et dans le développement rural. Au Brésil, 150 millions d'hectares de terre ne sont pas cultivés, alors que 5 millions de familles seraient heureuses de le faire. Cela se produira dans les dix années à venir, car c'est la seule marge de liberté dont ce pays va disposer.

Il y a encore énormément à faire en terme de développement rural. L'agriculture familiale modernisée a un effet multiplicateur sur les villes par le biais du revenu plus élevé des paysans. Dans un livre important sur les agricultures du monde, Marcel Mazoyer montre que la crise consiste essentiellement dans la destruction des emplois des agriculteurs pauvres. On n'arrive pas à créer suffisamment d'emplois ailleurs pour résorber ces agriculteurs. Plus ils s'enfoncent, moins ils achètent de produits. L'agriculture est un élément important, mais il faut distinguer le développement rural du développement purement agricole. Des travaux français récents le montrent bien: dans les campagnes, les ouvriers sont trois fois plus nombreux que les agriculteurs.

La seconde source d'emplois provient de la réduction du gaspillage des ressources naturelles. En économisant l'eau, l'énergie et les ressources naturelles, on peut financer, à travers l'économie de la ressource, les emplois créés: en termes macro-économiques, il y a autofinancement. C'est là le vrai message de l'écodéveloppement. La troisième source n'est autre que les travaux publics. Les services constituent la quatrième, en particulier les services sociaux, surtout ceux organisés en partenariat entre la société civile, les usagers, le marché et l'État.

Le développement rural apparaît extrêmement important et beaucoup moins coûteux que l'urbanisation effective de ceux qui ont été déruralisés, et que je me refuse à considérer comme urbanisés à partir d'une fausse dichotomie. Quitter la campagne pour se rabattre sur un bidonville ne signifie pas être urbanisé mais seulement être candidat à l'urbanisation. Je définis celle-ci en un sens restrictif: est urbanisé celui qui a un emploi, un toit et des conditions réelles d'exercice de la citoyenneté. Je prône une stratégie qui met un très fort accent sur la création d'emplois en privilégiant le rural et en l'articulant en réseau avec l'urbain.

Il ne s'agit pas de s'asseoir au bord du trottoir et de pleurer sur l'avenir des villes, mais d'arrêter ce discours absurde qui consiste à dire que la solution pour les Africains est de converger vers les villes afin de protéger l'environnement dans les campagnes et qu'il vaut mieux avoir faim dans une ville qu'avoir faim dans une campagne. Meux vaut avoir le ventre plein à la campagne qu'être affamé en ville au nom d'une fausse conception du progrès.

#### **Pensez-vous que l'urbanisation est un des éléments de la civilisation à venir?**

**I.S.:** Les deux aspects sont vrais. Braudel disait que la ville est la césure. L'expérience historique du Brésil est insensée. On est passé d'un tiers d'une population de 42 millions d'habitants, en 1941, à trois quarts de déruralisés de 160 millions d'habitants, en l'espace d'un demi-siècle. J'ai fait passer une belle thèse, il y a trois ans, à Paris, sur le modèle pervers de l'agriculture brésilienne. Aux frontières brésiliennes, au sens américain du terme, on crée un emploi sur 100 hectares. Cela n'a pas de sens: créer un emploi et envoyer tous les autres dans les bidonvilles. Il faudra maintenant trois ou quatre générations pour les intégrer dans les villes. Or, il y a au Brésil des millions de paysans sans terre qui demandent à la cultiver, et il y a de la terre. Au lieu de cela, on crée une agriculture sans hommes.

Ce discours n'a bien évidemment de sens que si on l'adapte à chaque pays et à chaque condition. Je trouve absurde la discussion sur l'urbain en termes soit apocalyptiques soit mythiques. Historiquement, la ville a toujours été la base du progrès civilisationnel, mais en même temps, elle a été la ville parasite qui a consommé les hommes et les produits. Il va falloir agir désormais en tenant compte de nos connaissances et de nos possibilités. Mais arrêtons de dire que le progrès consiste à vider les campagnes. Face à la révolution urbaine actuelle, il y a une révolution rurale à provoquer.

#### **Quelles sont vos villes et vos architectures préférées?**

**I.S.:** Récemment encore, ma ville préférée était Venise, comme elle l'est pour beaucoup. Mais je suis maintenant sous le charme de Saint-Petersbourg. Quand on regarde Saint-Petersbourg et qu'on relit le roman de Tolstoï sur Pierre le Grand, on se rend compte que cette ville est une merveille construite sur une violence absolument épouvantable, sur une mobilisation impitoyable des ressources et des hommes. J'ai toujours eu ce sentiment en regardant les pyramides. Quels sont les effets et les limites d'une modernisation résultant de la création de toutes pièces de cette ville dont la beauté séduit par son architecture baroque? Les couleurs pastel s'y opposent à l'architecture stalinienne. En revanche, je suis persuadé que Brasilia est l'anti-ville par excellence. Pour moi, la ville est un lieu qui maximise les rapports humains. Or, Brasilia est un lieu qui rend presque impossibles les rapports humains, puisque la voiture y constitue la principale médiation.

Je trouve qu'une partie de l'architecture inspirée par l'école d'Athènes a mal vieilli. J'ai été longtemps sous le charme de l'architecture du ministère de l'Éducation, à Rio. Mais aujourd'hui, je suis éclectique. Je trouve également que Barcelone a une personnalité très forte. Avec l'âge, les goûts changent. Je ne pense pas que j'aurais réagi de la même façon à Gaudi et à la Sécession, il y a trente ans. Ce qui compte dans une ville, ce n'est pas l'architecture, et il y a quelque chose qui fait de Barcelone une ville belle et agréable. Quelque part, j'ai été amené à écrire qu'il en est avec les villes comme il en est avec les hommes, elles ont chacune leur individualité propre. Et il est important de ne pas perdre cette dimension.

*Propos recueillis, à Paris, par Thierry Paquot, le 23 juin 1998.*

©Thierry Paquot



